

KOTAVA Tela Tamefa Golerava

Piskura : Kotava.org gesia ~ ~ www.kotava.org

Victor Hugo

**CLAUDE GUEUX
(Claude Jastrik)**

Berpotam
(1834)

Kalkotavaks : Élisabeth Rovall (2013)

*Victor Hugo
Claude Gueux*

*Nouvelle
(1834)*

Traduction : Élisabeth Rovall (2013)

Claude Gueux	Claude Gueux (Claude Jastrik)
<p>Il y a sept ou huit ans, un homme nommé Claude Gueux, pauvre ouvrier, vivait à Paris. Il avait avec lui une fille qui était sa maîtresse, et un enfant de cette fille. Je dis les choses comme elles sont, laissant le lecteur ramasser les moralités à mesure que les faits les sèment sur leur chemin. L'ouvrier était capable, habile, intelligent, fort maltraité par l'éducation, fort bien traité par la nature, ne sachant pas lire et sachant penser. Un hiver, l'ouvrage manqua. Pas de feu ni de pain dans le galetas. L'homme, la fille et l'enfant eurent froid et faim. L'homme vola. Je ne sais ce qu'il vola, je ne sais où il vola. Ce que je sais, c'est que de ce vol il résulta trois jours de pain et de feu pour la femme et pour l'enfant, et cinq ans de prison pour l'homme.</p> <p>L'homme fut envoyé faire son temps à la maison centrale de Clairvaux. Clairvaux, abbaye dont on a fait une bastille, cellule dont on a fait un cabanon, autel dont on a fait un pilori. Quand nous parlons de progrès, c'est ainsi que certaines gens le comprennent et l'exécutent. Voilà la chose qu'ils mettent sous notre mot.</p> <p>Poursuivons.</p> <p>Arrivé là, on le mit dans un cachot pour la nuit, et dans un atelier pour le jour. Ce n'est pas l'atelier que je blâme.</p> <p>Claude Gueux, honnête ouvrier naguère, voleur désormais, était une figure digne et grave. Il avait le front haut, déjà ridé quoique jeune encore, quelques cheveux gris perdus dans les touffes noires, l'œil doux et fort puissamment enfoncé sous une arcade sourcilière bien modelée, les narines ouvertes, le menton avancé, la lèvre dédaigneuse. C'était une belle tête. On va voir ce que la société en a fait.</p> <p>Il avait la parole rare, le geste peu fréquent, quelque chose d'impérieux dans toute sa personne et qui se faisait obéir, l'air pensif, sérieux plutôt que souffrant. Il avait pourtant bien souffert.</p> <p>Dans le dépôt où Claude Gueux était enfermé, il y avait un directeur des ateliers, espèce de fonctionnaire propre aux prisons, qui tient tout ensemble du guichetier et du marchand, qui fait en même temps une commande à l'ouvrier et une menace au prisonnier, qui vous met l'outil aux mains et les fers aux pieds. Celui-là était lui-même une variété de l'espèce, un homme bref, tyrannique, obéissant à ses idées, toujours à courte bride sur son autorité ; d'ailleurs, dans l'occasion, bon compagnon, bon prince, jovial même et raillant avec grâce ; dur plutôt que ferme ; ne raisonnant avec personne, pas même</p>	<p>Weti perda ok anyustda, ayik yoltkiraf gu Claude Gueux (Claude Jastrik), wawaf dodelik, koe Paris irubayar. Va fertafa yikya is nazbeik ke ina doon dikiyir. Va coba dum tisa kalí, iskeson da belisik va kota lidaca, darpe askiks faytawes mo kelda, tredur. Dodelik tiyir grupaskis is deksaf is gruf vox askipejen gan gaara nek askipenyen gan tuwava, me grubelis vox grutrakus. Lanfentugalon, kobara gracayar. Me tey mei beg koe vard. Ayikye is yikya is rumeik fenteyed ise aeleyed. Ayikye dubieyer. Va tel dubieks me grupé meie lize. Va coba grupé, bata dubiera va barka dem beg is tey joke yikya is rumeik vox alubda koe flint kunte ayikye di daskiyir.</p> <p>Ayikye ta kobuderugal ko Clairvaux flint zo stakseyer. Clairvaux, ecey askiyin gu widaki, sogza gu liez, muxelk gu kliburagerot. Viele va abduxoa gipulvit, batinde konaktan gildad ise skud. Va batcoba ko ravlem plekud.</p> <p>Wan kalí !</p> <p>Batliz artlapiyis, in kotmielcekon koe bark is kotafizcekon koe iaxe zo rundar. Va iaxe me boké.</p> <p>Claude Gueux, gelkeon delaf dodelik, batvielu dubiesik, tiyir bagaliaf is gorestaf olkik. Va ontinafo jo ixam plozkirafo nek ware jotafo, is va konak lukoptaf usukolk drasuwes vanmiae ebeltaf brixeeem, is va zijnafa is pofa ita ludevon ice listaf kojok, is va fenkunackaf pezolkeem, is va vabduefa itowa, is va ikudas kutc diyir. Tiyir listafa taka. Fu wit inde selt guon al askir.</p> <p>Inafa pulvira tiyir rifa, zatca nobansafa, koncoba ginukafa koe kotafa ilka is givegena, trakusafa tiva, gorestafa lodam mejesa. Wori in al mejepeyer.</p> <p>Koe kolna lize Claude Gueux kobudenon tigiyyir, tiyir iaxegadesik, flibindik aptolaf gu flint, vektas va kukik lidam dolekik, miledje jafas pu dodelik is dratces va flintik, plekus va xeka ko nuba lidam busum ben nuga. Battan miv tiyir katcolk, tcilaf is kalsteges ayik kalveges va intyona rieta, kotviele gis va fexama ke rictula ; ostik dile dositikany, slaf ayik, dace itupaf is balgeckes ; olgaf lodam acaf ; ovon sokundes do metan is dace int ; gadikack, tce kurenikack, goni vols ceakuca ; tanravlemon : meikoraf vox rotaf. Sotiyir tan bat ayik meinde dis va kona yartera iku teruca, ponayan gu foyokaf flataveem, mekamamas nope gla ke kona rieta ik uzara va kona pestaka, fentalapon</p>

avec lui ; bon père, bon mari sans doute, ce qui est devoir et non vertu ; en un mot, pas méchant, mauvais. C'était un de ces hommes qui n'ont rien de vibrant ni d'élastique, qui sont composés de molécules inertes, qui ne résonnent au choc d'aucune idée, au contact d'aucun sentiment, qui ont des colères glacées, des haines mornes, des emportements sans émotion, qui prennent feu sans s'échauffer, dont la capacité de calorique est nulle, et qu'on dirait souvent faits de bois ; ils flambent par un bout et sont froids par l'autre. La ligne principale, la ligne diagonale du caractère de cet homme, c'était la ténacité. Il était fier d'être tenace, et se comparait à Napoléon. Ceci n'est qu'une illusion d'optique. Il y a nombre de gens qui en sont dupes et qui, à certaine distance, prennent la ténacité pour de la volonté, et une chandelle pour une étoile. Quand cet homme donc avait une fois ajusté ce qu'il appelait sa *volonté* à une chose absurde, il allait tête haute et à travers toute broussaille jusqu'au bout de la chose absurde. L'entêtement sans l'intelligence, c'est la sottise soudée au bout de la bêtise et lui servant de rallonge. Cela va loin. En général, quand une catastrophe privée ou publique s'est écroulée sur nous, si nous examinons, d'après les décombres qui en gisent à terre, de quelle façon elle s'est échafaudée, nous trouvons presque toujours qu'elle a été aveuglément construite par un homme médiocre et obstiné qui avait foi en lui et qui s'admirait. Il y a par le monde beaucoup de ces petites fatalités têtues qui se croient des providences.

Voilà donc ce que c'était que le directeur des ateliers de la prison centrale de Clairvaux. Voilà de quoi était fait le briquet avec lequel la société frappait chaque jour sur les prisonniers pour en tirer des étincelles.

L'étincelle que de pareils briquets arrachent à de pareils cailloux allume souvent des incendies.

Nous avons dit qu'une fois arrivé à Clairvaux, Claude Gueux fut numéroté dans un atelier et rivé à une besogne. Le directeur de l'atelier fit connaissance avec lui, le reconnut bon ouvrier, et le traita bien. Il paraît même qu'un jour, étant de bonne humeur, et voyant Claude Gueux fort triste, car cet homme pensait toujours à celle qu'il appelait sa *femme*, il lui conta, par manière de jovialité et de passe-temps, et aussi pour le consoler, que cette malheureuse s'était faite fille publique. Claude demanda froidement ce qu'était devenu l'enfant. On ne savait.

Au bout de quelques mois, Claude s'acclimata à l'air de la prison et parut ne plus songer à rien. Une certaine sérénité sévère, propre à son caractère, avait repris le dessus.

Au bout du même espace de temps à peu près, Claude avait acquis un ascendant singulier sur tous ses compagnons. Comme par une sorte de convention

gizides, brigon gibogas, mekonteweson giperles, metuidalaweson sokoteyawes, dem nedafa iduleka, cugviele nutis kum inta ; mal bat naav soteyer voxezavzar fentaf gu ban. Conyapa, dadefa conya ke adala ke bat ayik, tiyir giuca. In tiyir oklaf gu giuca nume gu Napoléon va int doluneyer. Batcoba anton tir wirabidga. Jontiktan gan batcoba zo ortad nume va giuca gu kuranuca, ik va raki gu bitej, sumuon gikrafiad. Acum batvielu bat ayik va yoltana *kuranuca* gu giugaca al licekayar, pune va koto beripxo arte giugaca takamadason remlaniyir. Grolera voldo gruuca, batse fituluca delayana gu kwestuca is zanudasa va enaav. Mancoba ilon sofir. Loviele egale, ilafe ok sanefe, mo min al atitsur, ede, kare daykesa swella, va daskiyis bask rindet, cugviele rabatet da ine gan mingasaf rotakik wiiskon al zo kolnar, gan ayik va int folirsis isu mafelas. Koe tamava jontikmana takelafa balima fogetisa vedistafa sotigid.

Batinde iaxegadesik ke Clairvaux flint tiyir. Batse yozdak kane selt mo flintik ta yozdasira kotvielon alieyer.

Yozda solimpana gu mane yeme gan man yozdak ve gifirder.

Al kalí da ba kolanira va Clairvaux, Claude Gueux koe iaxe zo otukayar ise gu kobara zo pizauyur. Iaxegadesik rungrupeyer, dosteyer da in tiyir dodelikany nume askipeckeyer. Dace nuve lanvielon, aflices is wis va Claude Gueux gabentapaf ~ lecen battan va yoltana *yerumanikya* wan trakuyur, ~ itupindon is virtindon is dere ta vinura pwadeyer da bata kimtikya al vanpiyir tresenik. Claude fentalon eruyur va bali ke nazbeik. Metan grupeyer.

Arti konak aksat, Claude gu gael ke flint va int lidawickayar nume zavzayar da va koncoba mea modovayar. Boksafa wiyinda, pilkafa gu inafa anda, dimon al mupeyer.

Mon miledje, Claude va manafa rictela dolge dositikeem al urlickeyer. Bro krafa agvavinda, ise teka metan gruper dume, dace in, kotbat ayik va in

tacite, et sans que personne sût pourquoi, pas même lui, tous ces hommes le consultaient, l'écoutaient, l'admiraient et l'imitaient, ce qui est le dernier degré ascendant de l'admiration. Ce n'était pas une médiocre gloire d'être obéi par toutes ces natures désobéissantes. Cet empire lui était venu sans qu'il y songeât. Cela tenait au regard qu'il avait dans les yeux. L'œil de l'homme est une fenêtre par laquelle on voit les pensées qui vont et viennent dans sa tête.

Mettez un homme qui contient des idées parmi des hommes qui n'en contiennent pas, au bout d'un temps donné, et par une loi d'attraction irrésistible, tous les cerveaux ténébreux graviteront humblement et avec adoration autour du cerveau rayonnant. Il y a des hommes qui sont fer et des hommes qui sont aimant. Claude était aimant.

En moins de trois mois donc, Claude était devenu l'âme, la loi et l'ordre de l'atelier. Toutes ces aiguilles tournaient sur son cadran. Il devait douter lui-même par moments s'il était roi ou prisonnier. C'était une sorte de pape captif avec ses cardinaux.

Et, par une réaction toute naturelle, dont l'effet s'accomplit sur toutes les échelles, aimé des prisonniers, il était détesté des geôliers. Cela est toujours ainsi. La popularité ne va jamais sans la défaveur. L'amour des esclaves est toujours doublé de la haine des maîtres.

Claude Gueux était grand mangeur. C'était une particularité de son organisation. Il avait l'estomac fait de telle sorte que la nourriture de deux hommes ordinaires suffisait à peine à sa journée. M. de Cotadilla avait un de ces appétits-là, et en riait ; mais ce qui est une occasion de gaieté pour un duc, grand d'Espagne, qui a cinq cent mille moutons, est une charge pour un ouvrier et un malheur pour un prisonnier.

Claude Gueux, libre dans son grenier, travaillait tout le jour, gagnait son pain de quatre livres et le mangeait. Claude Gueux, en prison, travaillait tout le jour et recevait invariablement pour sa peine une livre et demie de pain et quatre onces de viande. La ration est inexorable. Claude avait donc habituellement faim dans la prison de Clairvaux.

Il avait faim, et c'était tout. Il n'en parlait pas. C'était sa nature ainsi.

Un jour, Claude venait de dévorer sa maigre pitance, et s'était remis à son métier, croyant tromper la faim par le travail. Les autres prisonniers mangeaient joyeusement. Un jeune homme, pâle, blanc, faible, vint se placer près de lui. Il tenait à la main sa ration, à laquelle il n'avait pas encore touché, et un couteau. Il restait là debout, près de Claude, ayant l'air de vouloir parler et de ne pas oser. Cet homme, et son pain, et sa viande, importunaient

rupeyed ise terektayad ise mafelayad ise riweyed, batcoba tir tidfisa ekarsa ke mafelara. Movegera ke kotbat volvegesik vol tiyir rotakafa aliaca. Bata levfelira al artfiyir teka in modovayar. Batcoba va disukera ke inaf iteem lotiyir. Ita ke ayik sotir dilk lizo trakura fisa is dimfisa koe taka zo wid.

Va rietesik vanmia volrietesik plekul, pune arti lana rekola is yoke mwa vas merotacagina vanimpara, kota ozgodafa kerava va ayewasa kerava dulkon is mafelason fu sovanatcer. Bat lantan tid azil voxe ban zat. Claude tiyir zat.

Kle bak le baroy aksat, Claude al vanpiyir gloga ke iaxe isu mwa isu vunuca. Kotbat veel moe inafa xutava tanameyed. In ape dile miv etrakayar kase tiyir gazik ok flintik. Tiyir gralomeyen papindik do intaf eldikeem.

Nume, yoke gubepafa kategira dikisa va keska skusa varze kot bil, alban gan flintikeem, gan susikeem zo ilkadeyer. Batcoba sotir mana. Gruvduca sotir do volkuvuca. Renara ke levetirik gan bogara ke felisik zo sojontolar.

Claude Gueux tiyir estupusik. Batcoba tiyir pilkovaca ke inafalto. Uvoona tiyir mana eke sinka ke toloy unaykik va inaf vielcek biwe stapeyer. Cotadilla Weltikye milinde moleyer nume vaon kipegayar ; vexe kolukafa katecta ke dacik tir vaj ke dodelik is volkalaca ke flintik.

Claude Gueux, nuyaf koe olkxe, afizcekon gikobayar nume va begxa vas baroy *livre* aldolum wayar aze vaon estuyur. Claude Gueux, koe flint, afizcekon kobayar voxe va tanoy *livre* aldolum is acku is atela vas balemoy *once* aldolum anton zeganon kazawayar. Vace tir boksarsafe. Claude koe Clairvaux flint kle gilaeleyer.

Aeleyer, batse. Vaon me pulviyir. Inafa tuwava tiyir mana.

Lanvielon, Claude va dzal su vumbeyer aze bene rujda al galteyer, focoeson va ael kan kobara. Ar flintik daavon estuyud. Yikye, zwafe, batakafe, axafe, pok in va int rundayar. Va ware kotrafe vace is wed koe nuba giyir. Batlize wan ranyeyer, poka Claude, nuvelayar da fu djupulviyir voxe me rovepulviyir. Bat ayik is begxa is atela va Claude mazukeyed.

Claude.

— Que veux-tu ? dit-il enfin brusquement.

— Que tu me rendes un service, dit timidement le jeune homme.

— Quoi ? reprit Claude.

— Que tu m'aides à manger cela. J'en ai trop.

Une larme roula dans l'œil hautain de Claude. Il prit le couteau, partagea la ration du jeune homme en deux parts égales, en prit une, et se mit à manger.

— Merci, dit le jeune homme. Si tu veux, nous partagerons comme cela tous les jours.

— Comment t'appelles-tu ? dit Claude Gueux.

— Albin.

— Pourquoi es-tu ici ? reprit Claude.

— J'ai volé.

— Et moi aussi, dit Claude.

Ils partagèrent en effet de la sorte tous les jours. Claude Gueux avait trente-six ans, et par moments il en paraissait cinquante, tant sa pensée habituelle était sévère. Albin avait vingt ans, on lui en eût donné dix-sept, tant il y avait encore d'innocence dans le regard de ce voleur. Une étroite amitié se noua entre ces deux hommes, amitié de père à fils plutôt que de frère à frère. Albin était encore presque un enfant ; Claude était déjà presque un vieillard.

Ils travaillaient dans le même atelier, ils couchaient sous la même clef de voûte, ils se promenaient dans le même préau, ils mordaient au même pain. Chacun des deux amis était l'univers pour l'autre. Il paraît qu'ils étaient heureux.

Nous avons déjà parlé du directeur des ateliers. Cet homme, haï des prisonniers, était souvent obligé, pour se faire obéir d'eux, d'avoir recours à Claude Gueux, qui en était aimé. Dans plus d'une occasion, lorsqu'il s'était agi d'empêcher une rébellion ou un tumulte, l'autorité sans titre de Claude Gueux avait prêté main-forte à l'autorité officielle du directeur. En effet, pour contenir les prisonniers, dix paroles de Claude valaient dix gendarmes. Claude avait maintes fois rendu ce service au directeur. Aussi le directeur le détestait-il cordialement. Il était jaloux de ce voleur. Il avait au fond du cœur une haine secrète, envieuse, implacable, contre Claude, une haine de souverain de droit à souverain de fait, de pouvoir temporel à pouvoir spirituel.

Ces haines-là sont les pires.

— Va tokcoba ? ~ in adime laizon kaliyir.

— Djumé da va rin di zanal, ~ yikye vazon kaliyir.

— Va tokcoba ? ~ Claude gire askiyir.

— Da va rin pomal, ta estura va batcoba. Slika.

Ikuza koe calgafa ita ke Claude tanamuyur. Ine va wed nariyir aze va vace ke yik fuxetolon milton pakayar aze va bat lik nariyir aze toz estuyur.

— Grewá, ~ yik kaliyir. ~ Ede djumel, milinde kotvielon pakatat.

— Tok rinaf yolt ? ~ Claude Gueux kaliyir.

— Albin.

— Tokdume batlize tigil ? ~ Claude askiyir.

— Al dubié.

— Jin dere, ~ Claude kaliyir.

Tire sin milinde kotvielon pakayad. Claude Gueux tiyir bar-san-tevdaf, voxe tile nuvelayar alub-sandaf, jonte inafa gubefa trakura tiyir boksafa. Albin tiyir tol-sandaf, voxe bettan co-kaliyir : « san-perdaf », jonte volgunuca koe disukera ke bat dubiesik wan tigiyr. Vwepafa naca wal bat toloy ayik webokaweyer, naca ke gadik dolge nazbeik lodam ke berik dolge berik. Albin wan tiyir riwe sardik ; Claude ixam tiyir riwe guazik.

Sin koe milafo iaxo kobayad, valeve mila galzamarna, koe mili rumi gozayad, va mila begxa talgayad. Kot nik ke toloy sinton tiyir tame. Nuve tiyid kalaf.

Va iaxegadesik ixam al kalí. Battan, bogan gan flintikeem, enide ganon zo vegeyer, va Claude Gueux ganon alban, jontikviele gonoviduyur. Konakviele, lecen tcumivera ik iyepta zo gotatceyed, semekiskafa rictela ke Claude Gueux va winugafa rictula ke gadesik al kopomayar. Tire, ta kagira va flintikeem, sanoya ewa ke Claude va sanoy batultik vodayad. Claude va gadesik jontikviele al zanayar. Acum battel va ine ilkaderseyer. Tiyir lickaf gu bat dubiesik. Iste takra va birgafa is djumasa is merosulana bogara va Claude dikiyir, va bogara ke rokanafalik dolge tuwavanafalik, ke ugaroti dolge swavaroti.

Mana bogara tir tela lorotafa.

Claude aimait beaucoup Albin, et ne songeait pas au directeur.

Un jour, un matin, au moment où les porte-clefs transvasaient les prisonniers deux à deux du dortoir dans l'atelier, un guichetier appela Albin, qui était à côté de Claude et le prévint que le directeur le demandait.

— Que te veut-on ? dit Claude.

— Je ne sais pas, dit Albin.

Le guichetier emmena Albin.

La matinée se passa, Albin ne revint pas à l'atelier. Quand arriva l'heure du repas, Claude pensa qu'il retrouverait Albin au préau. Albin n'était pas au préau. On rentra dans l'atelier, Albin ne reparut pas dans l'atelier. La journée s'écoula ainsi. Le soir, quand on ramena les prisonniers dans leur dortoir, Claude y chercha des yeux Albin, et ne le vit pas. Il paraît qu'il souffrait beaucoup dans ce moment-là, car il adressa la parole à un guichetier, ce qu'il ne faisait jamais.

— Est-ce qu'Albin est malade ? dit-il.

— Non, répondit le guichetier.

— D'où vient donc, reprit Claude, qu'il n'a pas reparu aujourd'hui ?

— Ah ! dit négligemment le porte-clefs, c'est qu'on l'a changé de quartier.

Les témoins qui ont déposé de ces faits plus tard remarquèrent qu'à cette réponse du guichetier la main de Claude, qui portait une chandelle allumée, trembla légèrement. Il reprit avec calme :

— Qui a donné cet ordre-là ?

Le guichetier répondit :

— M. D.

Le directeur des ateliers s'appelait M. D.

La journée du lendemain se passa comme la journée précédente, sans Albin.

Le soir, à l'heure de la clôture des travaux, le directeur, M. D. , vint faire sa ronde habituelle dans l'atelier. Du plus loin que Claude le vit, il ôta son bonnet de grosse laine, il boutonna sa veste grise, triste livrée de Clairvaux, car il est de principe dans les prisons qu'une veste respectueusement boutonnée prévient favorablement les supérieurs, et il se tint debout et son bonnet à la main à l'entrée de son banc, attendant le passage du directeur. Le directeur passa.

— Monsieur ! dit Claude.

Claude va Albin albayar ise va gadesik me modovayar.

Lansielon, gazdon, viele tselkakirik mal kenibexo kal iaxo va flintik toltolon deasayad, kukik va Albin poke Claude rozayar aze walzeyer da gadesik va in eruyur.

— Va tokcoba in pu rin djumer ? ~ Claude kaliyir.

— Me grupé, ~ Albin kaliyir.

Kukik va Albin vanstayar.

Rielcek remfiyir, Albin ko iaxo me dimlaniyir. Viele esturabartiv ve tiyir, Claude trakuyur da koe rumi va Albin di katrasiyir. Albin koe rumi me tigiyyir. Flintik ko iaxo kolaniyid. Afizcek batinde divtraspuyur. Ba siel, ba dimlanira ke flintikeem ko kenibexo, Claude va Albin kodusukeyer voxé me wiyir. Batviele nuve mejepeyer kire va kukik gukoeyer, solve va batcoba someaskiyir.

— Kas Albin akoler ? ~ kaliyir.

— Volgue, ~ kukik dulzeyer.

— Tokdume in revielon al me zo tolwir ? ~ Claude askiyir.

— Ax ! ~ tselkakirik ewaron kaliyir, ~ in ko ar gabot al zo betar.

Vrutasik stekeon daktegas icde batcoba katcalayad da, ba dulzera ke kukik, nuba ke Claude, buresa va runkafi raki, ve skotcamayar. Vumelton dakiyir :

— Toktel va batcoba al benplekur ?

Kukik dulzeyer :

— M- D-

Yolt ke iaxegadesik tiyir M- D-.

Direvielcek dum darevielcek voldo Albin remfiyir.

Sielon, teni kobarugal, M- D-, gadesik, koe iaxo gubeon kodusukeyer. Claude, vielu va in sumupon ve wiyir, va gom kum baynapa deswayar ise va lukoptafa femla ~ va gabentaf tantazukot ke Clairvaux, ~ tialteyer, lecen tire koe flint femla tialtekeyena va vamoeik sokaflicesir, aze dem gom koe nuba rune starka ranyeyer, keson va remlanira ke gadesik. Battel kabduolaniyir.

— Weltikye ! ~ Claude Kaliyir.

<p>Le directeur s'arrêta et se détourna à demi.</p> <p>— Monsieur, reprit Claude, est-ce que c'est vrai qu'on a changé Albin de quartier ?</p> <p>— Oui, répondit le directeur.</p> <p>— Monsieur, poursuivit Claude, j'ai besoin d'Albin pour vivre.</p> <p>Il ajouta :</p> <p>— Vous savez que je n'ai pas assez de quoi manger avec la ration de la maison, et qu'Albin partageait son pain avec moi.</p> <p>— C'était son affaire, dit le directeur.</p> <p>— Monsieur, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de faire remettre Albin dans le même quartier que moi ?</p> <p>— Impossible. Il y a décision prise.</p> <p>— Par qui ?</p> <p>— Par moi.</p> <p>— Monsieur D. , reprit Claude, c'est la vie ou la mort pour moi, et cela dépend de vous.</p> <p>— Je ne reviens jamais sur mes décisions.</p> <p>— Monsieur, est-ce que je vous ai fait quelque chose ?</p> <p>— Rien.</p> <p>— En ce cas, dit Claude, pourquoi me séparez-vous d'Albin ?</p> <p>— Parce que, dit le directeur.</p> <p>Cette explication donnée, le directeur passa outre.</p> <p>Claude baissa la tête et ne répliqua pas. Pauvre lion en cage à qui l'on ôtait son chien !</p> <p>Nous sommes forcé de dire que le chagrin de cette séparation n'altéra en rien la voracité en quelque sorte malade du prisonnier. Rien d'ailleurs ne parut sensiblement changé en lui. Il ne parlait d'Albin à aucun de ses camarades. Il se promenait seul dans le préau aux heures de récréation, et il avait faim. Rien de plus.</p> <p>Cependant ceux qui le connaissaient bien remarquaient quelque chose de sinistre et de sombre qui s'épaississait chaque jour de plus en plus sur son visage. Du reste, il était plus doux que jamais.</p> <p>Plusieurs voulurent partager leur ration avec lui, il refusa en souriant.</p> <p>Tous les soirs, depuis l'explication que lui avait</p>	<p>Gadesik vukiyr aze mialon rwodeyer.</p> <p>— Weltikye, ~ Claude gire askiyr, ~ kas ageltafa da Albin ko ar gabot al zo betar ?</p> <p>— Gue, ~ gadesik dulzeyer.</p> <p>— Weltikye, ~ Claude wan kaliyr, ~ va Albin olegá enide di blí.</p> <p>Loplekuyur :</p> <p>— Grupel da vace ke tcema tir dike gu jin, nume Albin va intafa begxa do jin pakayar.</p> <p>— Batcoba tiyr inafa arienta, ~ gadesik kaliyr.</p> <p>— Weltikye, kaskane Albin koe mil gabot dam jin zo dimrundar ?</p> <p>— Vol. Batcoba al zo gorar.</p> <p>— Gan toktel ?</p> <p>— Gan jin.</p> <p>— D- Weltikye, ~ Claude wan askiyr, ~ batse blira ok awalkera tori jin, voxe batcoba va rin rupter.</p> <p>— Va goraks somedimbetá.</p> <p>— Weltikye, kas va koncoba pu rin al torlejé ?</p> <p>— Mekon.</p> <p>— Battode, ~ Claude kaliyr, ~ tokdume va jin gu Albin solparsal ?</p> <p>— Kire, ~ gadesik kaliyr.</p> <p>Moi bata pebura, gadesik va kelda dakiyr.</p> <p>Claude takomayar ise va mecoba dulzavayar. Kimtaf krapol koe riba deswamb va intaf vakol !</p> <p>Gonokalí da niga ke bata solparsara va akolesafa moledjuca ke flintik mekon roateleyer. Ostik mecoba nutiyr betawepeyesa koe in. Va Albin pu mek dositik pulviyr. Koe rumi bak zexarugal ant gozayar, ise aeleyer. Mecoba loon.</p> <p>Wori yontan va in grupeckes va orikafa grenyaca kotvielon loloon tuvawesa moe inafa vola katcalayad. Ostik, in tiyr zijnaf loon dam meviele.</p> <p>Konaktel va intafe vace do in djupakayad ; in kiceson vewayar.</p>
---	--

donnée le directeur, il faisait une espèce de chose folle qui étonnait de la part d'un homme aussi sérieux. Au moment où le directeur, ramené à heure fixe par sa tournée habituelle, passait devant le métier de Claude, Claude levait les yeux et le regardait fixement, puis il lui adressait d'un ton plein d'angoisse et de colère, qui tenait à la fois de la prière et de la menace, ces deux mots seulement : *Et Albin ?* Le directeur faisait semblant de ne pas entendre ou s'éloignait en haussant les épaules.

Cet homme avait tort de hausser les épaules, car il était évident pour tous les spectateurs de ces scènes étranges que Claude Gueux était intérieurement déterminé à quelque chose. Toute la prison attendait avec anxiété quel serait le résultat de cette lutte entre une ténacité et une résolution.

Il a été constaté qu'une fois entre autres Claude dit au directeur :

— Écoutez, monsieur, rendez-moi mon camarade. Vous ferez bien, je vous assure. Remarquez que je vous dis cela.

Une autre fois, un dimanche, comme il se tenait dans le préau, assis sur une pierre, les coudes sur les genoux et son front dans ses mains, immobile depuis plusieurs heures dans la même attitude, le condamné Failllette s'approcha de lui, et lui cria en riant :

— Que diable fais-tu donc là, Claude ?

Claude leva lentement sa tête sévère, et dit

— *Je juge quelqu'un.*

Un soir enfin, le 25 octobre 1831, au moment où le directeur faisait sa ronde, Claude brisa sous son pied avec bruit un verre de montre qu'il avait trouvé le matin dans un corridor. Le directeur demanda d'où venait ce bruit.

— Ce n'est rien, dit Claude, c'est moi. Monsieur le directeur, rendez-moi mon camarade.

— Impossible, dit le maître.

— Il le faut pourtant, dit Claude d'une voix basse et ferme ; et, regardant le directeur en face, il ajouta :

— Réfléchissez. Nous sommes aujourd'hui le 25 octobre. Je vous donne jusqu'au 4 novembre.

Un guichetier fit remarquer à M. D. que Claude le menaçait, et que c'était un cas de cachot.

— Non, point de cachot, dit le directeur avec un sourire dédaigneux ; il faut être bon avec ces gens-là !

Kotsielon, mali pebura ke gadesik, va oviskinda gevasa vey gorestik dum int, askiyir. Kotviele gadesik, gire lanis ba titickaf bartiv yoke gubefa kodusukera, va rujda ke Claude kabduolaniyir, Claude itamadayar ise modisukeyer, aze ton polepes is zidepes kom belcon vanyasas va blikera is dratcera, va bata toloya ewa anton maneyer : « *Voxe Albin ?* ». Gadesik nuveleyer da me terektayar oke epitumason illaniyir.

Bat ayik kioveyer da epitumayar kire tire kot tcokesik va batyona divulafa nakila laneyer da Claude Gueux koeon xialayar da va koncoba di skuyur. Kotaf flint wesidon keyer : tel daneks ke bata lyumara wal giaca is elvaca di tiyir.

Tire lanviele arse, Claude Gueux pu gadesik kaliyir :

— Terektal, weltikye, va jinaf palik dimzilil ! Askinyitil, efe. Stragal da va batcoba kalí.

Arviele, bak lan taneaviel, edje koe rumi tigiyyir, debanyes moe rapor, ton ladaveem moe badeem is jo koe nubeem, milinde mezekas mali konak bartiv, Failllette lanzanik vanlaniyir aze kipeson iegayar :

— Tcax ! va tokcoba batlize askil, Claude ?

Claude vion takamadayar aze kaliyir :

— *Va kontel malyé.*

Lansielon, adim, ba 25 ke saneaksat ke 1831, viele gadesik kodusukeyer, lorason Claude lev nuga va trivaxa ke trula gazdon trasiyina koe arlom ve empayar. Gadesik eruyur lizu bat lor malstiyir.

— Loxe, ~ Claude kaliyir, ~ jin. Gadesik weltikye, va jinaf palik dimzilil !

— Vol, ~ felisik kaliyir.

— Wori batcoba gonotir, ~ Claude omapudon is acon kaliyir ; aze, modisukeson va gadesik, loplekuyur :

— Undel ! Revielon, tir 25 ke saneaksat. Kali 4 ke santaneaksat pu rin kaxaa.

Kukik pu M- D- katcalayar da Claude va in dratceyer, nume battode zeda co-rovotir.

— Me, me zeda, ~ gadesik ikudason kiceson kaliyir ; ~ gotí vonaf dolge man korik.

Le lendemain, le condamné Pernot aborda Claude, qui se promenait seul et pensif, laissant les autres prisonniers s'ébattre dans un petit carré de soleil à l'autre bout de la cour.

— Eh bien ! Claude, à quoi songes-tu ? tu parais triste.

— *Je crains*, dit Claude, *qu'il n'arrive bientôt quelque malheur à ce bon M. D.*

Il y a neuf jours pleins du 25 octobre au 4 novembre. Claude n'en laissa pas passer un sans avertir gravement le directeur de l'état de plus en plus douloureux où le mettait la disparition d'Albin. Le directeur, fatigué, lui infligea une fois vingt-quatre heures de cachot, parce que la prière ressemblait trop à une sommation. Voilà tout ce que Claude obtint.

Le 4 novembre arriva. Ce jour-là, Claude s'éveilla avec un visage serein qu'on ne lui avait pas encore vu depuis le jour où la *décision* de M. D. l'avait séparé de son ami. En se levant, il fouilla dans une espèce de caisse de bois blanc qui était au pied de son lit, et qui contenait ses quelques guenilles. Il en tira une paire de ciseaux de couturière. C'était, avec un volume dépareillé de *l'Émile*, la seule chose qui lui restât de la femme qu'il avait aimée, de la mère de son enfant, de son heureux petit ménage d'autrefois. Deux meubles bien inutiles pour Claude ; les ciseaux ne pouvaient servir qu'à une femme, le livre qu'à un lettré. Claude ne savait ni coudre ni lire.

Au moment où il traversait le vieux cloître déshonoré et blanchi à la chaux qui sert de promenoir l'hiver, il s'approcha du condamné Ferrari, qui regardait avec attention les énormes barreaux d'une croisée. Claude tenait à la main la petite paire de ciseaux ; il la montra à Ferrari en disant :

— Ce soir je couperai ces barreaux-ci avec ces ciseaux-là.

Ferrari, incrédule, se mit à rire, et Claude aussi.

Ce matin-là, il travailla avec plus d'ardeur qu'à l'ordinaire ; jamais il n'avait fait si vite et si bien. Il parut attacher un certain prix à terminer dans la matinée un chapeau de paille que lui avait payé d'avance un honnête bourgeois de Troyes, M. Bressier.

Un peu avant midi, il descendit sous un prétexte à l'atelier des menuisiers, situé au rez-de-chaussée, au-dessous de l'étage où il travaillait. Claude était aimé là comme ailleurs, mais il y entra rarement. Aussi :

— Tiens ! voilà Claude !

On l'entoura. Ce fut une fête. Claude jeta un coup d'œil rapide dans la salle. Pas un des surveillants n'y

Direvielon, Permot lanzanik, va Claude ant gozas is trakus, is iskes va yonar flintik deaseswes koe tuawaltan lujoram arte kusk, domuyur.

— Ex ! Claude, va tokcoba modoval ? Nutil gabentaf.

— *Kivá da*, ~ Claude kaliyir, ~ *kona volkalaca mo bate vonafe M- D- weltikye sure lubeter.*

Lerdoy kotraf viel wali 25 ke saneaksat is 4 ke san-taneaksat tid. Claude va mek vulkuyur da va gadesik gu inafa laumasa kranavereka nekina gan griawira ke Albin, astirbon walzeyer. Gadesik, cuun, va zeda vas tol-san-balemoy bartiv pu in tanon gakeyer, kire blikera va karzara vektarsayar. Batse kotcoba seotayana gan Claude.

4 ke balemeaksat sokiyir. Batvielon, Claude divmodeyer, ton wiyafa gexata meviele wiyina vielu gu nik gan *goraks* ke M- D- al zo solparsayar. Ranyason, ko yultinda kum batakafa inta tite ilava dogisa va abica florma joxayar. Va asadarafa iwota divimpayar. Batcoba tiyir, do mekotrafa karba va *Émile*, antafa xa zavzagisa ke renanikya, ke gadikya ke nazbeik, ke gelkefa kalafa exoma. Toloyo guto mefavlapafo gu Claude ; iwota gan ayikya anton zo rofaveyer, is neva gan kotrakunik. Claude me grupasadayar meie grubeliyir.

Viele va guazaf reak griporayan is tubatakayan kan kalka, fentugalon zanudas va gozaxo, koolaniyir, va Ferrari lanzanik kaldisukes va oblayapeem ke tan gamdak vanlaniyir. Claude va iwotama koe nuba giyir ; pu Ferrari nediyir, kalison :

— Batsielon va bat oblayeem kan bata iwota gabeté.

Ferrari, mefolisi, toz kipeyer, nume dere Claude.

Batrielcekon, in loon dam gilton lujon kobayar ; likalion is likiewon meviele al skuyur. Va tenukera va bapledji abdidodeyeni gan telaf glastik ke Troyes, gan Bressier W-, nukralickiyir.

Poki miafiz, va intanyofaso iaxo yontason tidlaniyir, moe sidot valeve vegem lize kobayar. Claude batlize dum kotlize zo albayar voxe rion kolaniyir. Acum :

— Ox ! Claude !

Zo anamlaniyir. Kapa tiyir. Claude va bonta

était.

— Qui est-ce qui a une hache à me prêter ? dit-il.

— Pourquoi faire ? lui demanda-t-on.

Il répondit :

— C'est pour tuer ce soir le directeur des ateliers.

On lui présenta plusieurs haches à choisir. Il prit la plus petite, qui était fort tranchante, la cacha dans son pantalon, et sortit. Il y avait là vingt-sept prisonniers. Il ne leur avait pas recommandé le secret. Tous le gardèrent.

Ils ne causèrent même pas de la chose entre eux.

Chacun attendit de son côté ce qui arriverait. L'affaire était terrible, droite et simple. Pas de complication possible. Claude ne pouvait être ni conseillé ni dénoncé.

Une heure après, il aborda un jeune condamné de seize ans qui bâillait dans le promenoir, et lui conseilla d'apprendre à lire. En ce moment, le détenu Faillette accosta Claude, et lui demanda ce que diable il cachait là dans son pantalon. Claude dit :

— C'est une hache pour tuer M. D. ce soir.

Il ajouta :

— Est-ce que cela se voit ?

— Un peu, dit Faillette.

Le reste de la journée fut à l'ordinaire. À sept heures du soir, on renferma les prisonniers, chaque section dans l'atelier qui lui était assigné ; et les surveillants sortirent des salles de travail, comme il paraît que c'est l'habitude, pour ne rentrer qu'après la ronde du directeur.

Claude Gueux fut donc verrouillé comme les autres dans son atelier avec ses compagnons de métier.

Alors il se passa dans cet atelier une scène extraordinaire, une scène qui n'est ni sans majesté ni sans terreur, la seule de ce genre qu'aucune histoire puisse raconter.

Il y avait là, ainsi que l'a constaté l'instruction judiciaire qui a eu lieu depuis, quatre-vingt-deux voleurs, y compris Claude.

Une fois que les surveillants les eurent laissés seuls, Claude se leva debout sur son banc, et annonça à toute la chambrée qu'il avait quelque chose à dire. On fit silence.

Alors Claude haussa la voix et dit :

itamayar. Mek enintesik tigiyyir.

— Toktan va kufta robeitana pu jin dagir ? ~ kaliyyir.

— Ta toka askira ? ~ mbi eruyur.

Dulzeyer :

— Enide va iaxegadesik batsielon fu atá.

Konaka kufta ta narara zo atoeyed. In va tela lopinafa kiru gabepesa nariyyir, aze ko rija preyutayar aze divlaniyyir. Tol-san-peroy flintik batlize tigiyyid. In va birga me al juikeyer. Kottan di suyyur.

Sin va arienta dace me di flideyed.

Kottan miv keyer dacoba di co-sokiiyyir. Arienta tiyyir eaftafa is rontafa is opelafa. Meka rotisa esaca. Claude me zo ropirdayar meie zo rorankeyer.

Arti tanoy bartiv, va jotaf santevdaf lanzanik wirkas koe gozaxo domuyur aze pirdayar da in di grurabeliyyir. Batvulon, Faillette lanzanik va Claude vankriyyir aze eruyur va coba in koe rija kle preyutayar. Claude kaliyyir :

— Tir kufta enide va M- D- batsielon fu atá.

Loplekuyur :

— Kas batcoba zo wir ?

— Abicon, ~ Faillette kaliyyir.

Arak ke vielcek di tiyyir gubef. Ba pere ke siel, flintik zo kobudeyed, kot gabot ko intafo iaxo ; aze enintesik va kobaxo divlaniyyid, dum nuve gilton. Kaiki kodisukera ke gadesik di dimpiyyid.

Claude Gueux dum kotar ko intafo iaxo do exavadositikeem kle zo ixatcayar.

Bam koe bato iaxo cugunaykafa nakila sokiiyyir, ilamkamafa is eaftamafa nakila, antafa milindafa ropwadena gan kona rupa.

Batlize tigiyyid, inde malyerotafa kogrupara vanion dilizeyesa di rabateyer, anyust-san-toloy dubiesik, don Claude.

Moida enintesik va sin al iskeyed, Claude mo starka ranyayar aze pu mawikeem dakteyer da va koncoba djukaliyyir. Kottan guamlitayar.

Bam pudamadayar ise kaliyyir :

— Vous savez tous qu'Albin était mon frère. Je n'ai pas assez de ce qu'on me donne ici pour manger. Même en n'achetant que du pain avec le peu que je gagne, cela ne suffirait pas. Albin partageait sa ration avec moi ; je l'ai aimé d'abord parce qu'il m'a nourri, ensuite parce qu'il m'a aimé. Le directeur, M. D., nous a séparés. Cela ne lui faisait rien que nous fussions ensemble ; mais c'est un méchant homme, qui jouit de tourmenter. Je lui ai redemandé Albin. Vous avez vu, il n'a pas voulu. Je lui ai donné jusqu'au 4 novembre pour me rendre Albin. Il m'a fait mettre au cachot pour avoir dit cela. Moi, pendant ce temps-là, je l'ai jugé et je l'ai condamné à mort. Nous sommes au 4 novembre. Il viendra dans deux heures faire sa tournée. Je vous préviens que je vais le tuer. Avez-vous quelque chose à dire à cela ?

Tous gardèrent le silence.

Claude reprit. Il parla, à ce qu'il paraît, avec une éloquence singulière, qui d'ailleurs lui était naturelle. Il déclara qu'il savait bien qu'il allait faire une action violente, mais qu'il ne croyait pas avoir tort. Il attesta la conscience des quatre-vingt-un voleurs qui l'écoutaient :

Qu'il était dans une rude extrémité ;

Que la nécessité de se faire justice soi-même était un cul-de-sac où l'on se trouvait engagé quelquefois ;

Qu'à la vérité il ne pouvait prendre la vie du directeur sans donner la sienne propre, mais qu'il trouvait bon de donner sa vie pour une chose juste ;

Qu'il avait mûrement réfléchi, et à cela seulement, depuis deux mois ;

Qu'il croyait bien ne pas se laisser entraîner par le ressentiment, mais que, dans le cas où cela serait, il suppliait qu'on l'en avertisse ;

Qu'il soumettait honnêtement ses raisons aux hommes justes qui l'écoutaient ;

Qu'il allait donc tuer M. D., mais que, si quelqu'un avait une objection à lui faire, il était prêt à l'écouter.

Une voix seulement s'éleva, et dit qu'avant de tuer le directeur, Claude devait essayer une dernière fois de lui parler et de le fléchir.

— C'est juste, dit Claude, et je le ferai.

Huit heures sonnèrent à la grande horloge. Le directeur devait venir à neuf heures.

Une fois que cette étrange cour de cassation eut en quelque sorte ratifié la sentence qu'il avait portée, Claude reprit toute sa sérénité. Il mit sur une table tout ce qu'il possédait en linge et en vêtements, la pauvre dépouille du prisonnier, et, appelant l'un après

— Kottan grupec da Albin tiyir jinaf berik. Zilina sinka batlize tir dika gu jin. Dace anton lusteson va beg kan jinaf waksam, me zo co-stapé. Albin va inafe vace do jin pakayar ; va in taneon al albá kire ganon zo gestuyú, azon kire gan zo albayá. Gadesik, M- D-, va cin al solparsar. In me zo funeyer da belcon tigiyyiv ; vexe tir ikorik, pojás olyasteson. Va Albin gire al erú. Al wic, in me al djumer. Kali 4 ke santaneaksat al dozilí enide va Albin pu jin dimzilir. In ko zeda va jin yokeon volmiv al plekur. Jin, batedje, va in al malyé nume gu awalk al lanzá. Ba 4 ke santaneaksat tit. In arti toloy bartiv ta kodisukera fu pir. Va win walzé da va in fu atá. Kas va koncoba kevon djukalic ?

Kottan stivaweyer.

Claude wan askiyir. Nuve, ton manafa uiveuca tisa tuwavafa gu int, pulviyyir. Dakteyer da grupeckeyer da va tizaca fu raplekuyur vexe fomekioveyer. Pu jiluca ke anyust-san-tanoy terektas dubiesik slameyer :

Da va lugavaca fu goskuyur ;

Da gonira va miv skura va malyerot tiyir axoda liz kontan dile zo soplatiyir ;

Da va bli ke gadesik tire me ronariyyir teka va teli intafi goziliyyir, vexe va bli ika malyaca krupteckeyer ;

Da al lukron undeyer, va antafa batcoba, mali toloy aksat ;

Da folickiyir da me vidjeson zo guoteyer voxé ede mancoba co-tir, pune voseyer da zo walzeyer ;

Da va intaf lazaveem pu terektas malyikeem telon atoyer ;

Da va M- D- kle fu atayar, vexe ede kontan va koncoba co-kevenur, pune djuprokevterektayar.

Tanoya puda anton madaweyer ise kaliyyir da abdi atara va gadesik, Claude pu in ironokon golapulviyyir nume golatsedayar.

— Batcoba tir malyafa, ~ Claude kaliyyir, ~ nume skutú.

Anyuste bartiv koe bartivelapa ve mamayar. Gadesik ba larde di gopiyyir.

Batvielu bat divulaf erkey va slemani restali laninde al vlabeyer, Claude va kotrafa wiyuca dimon trasiyyir. Mo azega va kotaf inaf digiks plekuyur, va grita is abice vage, va kimtafa almáxa ke flintik, aze, tanaron

l'autre ceux de ses compagnons qu'il aimait le plus après Albin, il leur distribua tout. Il ne garda que la petite paire de ciseaux.

Puis il les embrassa tous. Quelques-uns pleuraient, il souriait à ceux-là.

Il y eut, dans cette heure dernière, des instants où il causa avec tant de tranquillité et même de gaieté, que plusieurs de ses camarades espéraient intérieurement, comme ils l'ont déclaré depuis, qu'il abandonnerait peut-être sa résolution. Il s'amusa même une fois à éteindre une des rares chandelles qui éclairaient l'atelier avec le souffle de sa narine, car il avait de mauvaises habitudes d'éducation qui dérangeaient sa dignité naturelle plus souvent qu'il n'aurait fallu. Rien ne pouvait faire que cet ancien gamin des rues n'eût point par moments l'odeur du ruisseau de Paris.

Il aperçut un jeune condamné qui était pâle, qui le regardait avec des yeux fixes, et qui tremblait, sans doute dans l'attente de ce qu'il allait voir.

— Allons, du courage, jeune homme ! lui dit Claude doucement, ce ne sera que l'affaire d'un instant.

Quand il eut distribué toutes ses hardes, fait tous ses adieux, serré toutes les mains, il interrompit quelques causeries inquiètes qui se faisaient çà et là dans les coins obscurs de l'atelier, et il commanda qu'on se remît au travail. Tous obéirent en silence.

L'atelier où ceci se passait était une salle oblongue, un long parallélogramme percé de fenêtres sur ses deux grands côtés, et de deux portes qui se regardaient à ses deux extrémités. Les métiers étaient rangés de chaque côté près des fenêtres, les bancs touchant le mur à angle droit, et l'espace resté libre entre les deux rangées de métiers formait une sorte de longue voie qui allait en ligne droite de l'une des portes à l'autre et traversait ainsi toute la salle. C'était cette longue voie, assez étroite, que le directeur avait à parcourir en faisant son inspection ; il devait entrer par la porte sud et ressortir par la porte nord, après avoir regardé les travailleurs à droite et à gauche. D'ordinaire il faisait ce trajet assez rapidement et sans s'arrêter.

Claude s'était replacé lui-même à son banc, et il s'était remis au travail, comme Jacques Clément se fût remis, à la prière.

Tous attendaient. Le moment approchait. Tout à coup on entendit un coup de cloche. Claude dit :

— C'est l'avant-quart.

Alors il se leva, traversa gravement une partie de la salle, et alla s'accouder sur l'angle du premier métier à gauche, tout à côté de la porte d'entrée. Son

rozason va yon lodalban dositik rade Albin tanaron rozayar ise va kotcoba anamziliyir. Va iwotama anton videyer.

Azon va kottan dabluyur. Konaktan boreyed, pune va sin kiceyer.

Bak bat ironokaf bartiv, konaka vula tiyid edje aulapon is dace kolukon flideyer eke konak palik koeon pokoleyed, inde azon al dakteyed, da in va intaf goraks di co-jovler. Dace tanon relandeweyer ise va tanoya rifa letaf afiasa va iaxo kan sukera ke pezolk tenanteyayar kire va yona giltiraja va gaara dikiyir, va giltira jontikviele funesa va intafa tuwavafa bagaliuca. Mecoba rotaskiyir da bat savsaf nudapelfudik va dakela ke grok ke Paris dile me peziyir.

Va jotaf lanzanik kozwiyir. Battan tiyir zwaf, va in disukeyer ise skotcayar, ape keson da di wiyyir.

— Tetce ! va takreluca, yik ! ~ Claude zijnon kaliyir, ~ batcoba va vulama anton naritir.

Moida va intaf flormeem al anamziliyir aze al donerseyer ise va kota nuba al licayar, va konaka bemaufa flidera dilizesa koe tapedafa alava ke iaxo joayar, ise dirgayar da kottan gire kobayar. Kottan amliton malvegeyer.

Iaxo lize batcoba dilizeyer tiyir abrotcafa bonta, rontagentimap dem konak dilk koe kot krilap is tanoy tuvel lenteon reme kot toloy naav. Rujda poke dilk vakrileon tigiyyid ; starka va rebava rontagentimon afodayad nume darka gunuyayana wale toloy va rontafa joyapinda male tan tuvel tazukayar, batinde remfison va kota bonta. Bata abrotcafa joya, vwepapafa gan gadesik kodusukes zo gonexuleyer ; in mal geef tuvel gokolaniyir aze rem tel lentef divlaniyir, maldisukeyeson va vokef kobasikeem. Lizo kaliackon is mevukison gilaniyir.

Claude va int mo starka ins al dimrundayar aze al toz kobayar, milinde Jacques Clément lekeon al toz blikeyer.

Kottan keyer. Vula vanfiyir. Laizon biotavordava ve mamayar. Claude kaliyir :

— Tir abdiamuf vordig.

Bam va bontaki goreston remlaniyir aze mo gentim ke taneafa taltefa rujda poke kotuvel ladaveyer.

visage était parfaitement calme et bienveillant.

Neuf heures sonnèrent. La porte s'ouvrit. Le directeur entra.

En ce moment-là, il se fit dans l'atelier un silence de statues.

Le directeur était seul comme d'habitude.

Il entra avec sa figure joviale, satisfaite et inexorable, ne vit pas Claude qui était debout à gauche de la porte, la main droite cachée dans son pantalon, et passa rapidement devant les premiers métiers, hochant la tête, mâchant ses paroles, et jetant çà et là son regard banal, sans s'apercevoir que tous les yeux qui l'entouraient étaient fixés sur une idée terrible.

Tout à coup il se détourna brusquement, surpris d'entendre un pas derrière lui.

C'était Claude, qui le suivait en silence depuis quelques instants.

— Que fais-tu là, toi ? dit le directeur ; pourquoi n'es-tu pas à ta place ?

Car un homme n'est plus un homme là, c'est un chien, on le tutoie.

Claude Gueux répondit respectueusement :

— C'est que j'ai à vous parler, monsieur le directeur.

— De quoi ?

— D'Albin.

— Encore ! dit le directeur.

— Toujours ! dit Claude.

— Ah çà ! reprit le directeur continuant de marcher, tu n'as donc pas eu assez de vingt-quatre heures de cachot ?

Claude répondit en continuant de le suivre :

— Monsieur le directeur, rendez-moi mon camarade.

— Impossible !

— Monsieur le directeur, dit Claude avec une voix qui eût attendri le démon, je vous en supplie, remettez Albin avec moi, vous verrez comme je travaillerai bien. Vous qui êtes libre, cela vous est égal, vous ne savez pas ce que c'est qu'un ami ; mais, moi, je n'ai que les quatre murs de ma prison. Vous pouvez aller et venir, vous ; moi je n'ai qu'Albin. Rendez-le-moi. Albin me nourrissait, vous le savez

Gexata tiyir vumeltapafa is rubafa.

Lerde bartiv ve mamayar. Tuvel fenkuweyer. Gadesik kolaniyir.

Batviele, koe iaxo kudjamlit ve sokiyr.

Gadesik tiyir antaf, dum gilton.

Kolaniyir, ton itupafa is keldaskina is boksapafa vola ; va Claude ranyese talte tuvel ton ronenuba palsena koe rija, me wiyir, aze va yona taneafa rujda kalion kabduolaniyir, tidtakason, roxanason va yona ewa, is enton kodisukeson vox me vofason da kot anamef iteem va eaftafa rieta istifiyid.

Levgon, in laizon ve mangiyir, akoyes gildeson va bora kadimon.

Tiyir Claude, amliton malickon kakdisukese va in.

— Va tokcoba batliz askil, rin ? ~ gadesik kaliyir ; ~ tokdume koe intafa runda me tigil ?

Lecen ayik mea tir ayik, batlize : sotir vakol, zo sorinur.

Claude Gueux tarkon dulzeyer :

— Lecen pu rin gopulví, gadesik weltikye.

— Va tokcoba ?

— Va Albin.

— Ware ! ~ gadesik kaliyir.

— Kotviele ! ~ Claude kaliyir.

— Ax kle ! ~ gadesik askiyir, wan lanison, ~ zeda vas tol-san-balemoy bartiv va rin me staper ?

Wan kadimlanison Claude dulzeyer :

— Gadesik weltikye, va jinaf palik dimzilil !

— Vol !

— Gadesik weltikye, ~ ton puda co-tumildayasa va degrik, Claude kaliyir, ~ va rin vosé, va Albin do jin dimplekul, wital inde kobanyá. Rin til nuyaf, mancoba dolgeon tir miltafa, va ennuca afanal ; vexe, jin, va rebaveem ke flint anton dikí. Rolanil ise rodimlanil, rin ; jin, va Albin anton dikí. Pu jin dimzilil ! Albin va jin gestuyur, grupeckel. Batcoba gu rin va zegara va enkalira anton co-tapiler. Tok zvak dolge rin tir da koe

bien. Cela ne vous coûterait que la peine de dire oui. Qu'est-ce que cela vous fait qu'il y ait dans la même salle un homme qui s'appelle Claude Gueux et un autre qui s'appelle Albin ? Car ce n'est pas plus compliqué que cela. Monsieur le directeur, mon bon monsieur D., je vous supplie vraiment, au nom du ciel !

Claude n'en avait peut-être jamais tant dit à la fois à un geôlier. Après cet effort, épuisé, il attendit. Le directeur répliqua avec un geste d'impatience :

— Impossible. C'est dit. Voyons, ne m'en reparle plus. Tu m'ennuies.

Et, comme il était pressé, il doubla le pas. Claude aussi. En parlant ainsi, ils étaient arrivés tous deux près de la porte de sortie ; les quatre-vingts voleurs regardaient et écoutaient, haletants.

Claude toucha doucement le bras du directeur.

— Mais au moins que je sache pourquoi je suis condamné à mort. Dites-moi pourquoi vous l'avez séparé de moi.

— Je te l'ai déjà dit, répondit le directeur, parce que.

Et, tournant le dos à Claude, il avança la main vers le loquet de la porte de sortie.

À la réponse du directeur, Claude avait reculé d'un pas. Les quatre-vingts statues qui étaient là virent sortir de son pantalon sa main droite avec la hache. Cette main se leva, et, avant que le directeur eût pu pousser un cri, trois coups de hache, chose affreuse à dire, assésés tous les trois dans la même entaille, lui avaient ouvert le crâne. Au moment où il tombait à la renverse, un quatrième coup lui balafra le visage ; puis, comme une fureur lancée ne s'arrête pas court, Claude Gueux lui fendit la cuisse droite d'un cinquième coup inutile. Le directeur était mort.

Alors Claude jeta la hache et cria : À l'autre maintenant ! L'autre, c'était lui. On le vit tirer de sa veste les petits ciseaux de « sa femme », et, sans que personne songeât à l'en empêcher, il se les enfonça dans la poitrine. La laine était courte, la poitrine était profonde. Il y fouilla longtemps et à plus de vingt reprises en criant — Cœur de damné, je ne te trouverai donc pas ! — Et enfin il tomba baigné dans son sang, évanoui sur le mort.

Lequel des deux était la victime de l'autre ?

Quand Claude reprit connaissance, il était dans un lit, couvert de linges et de bandages, entouré de soins. Il avait auprès de son chevet de bonnes sœurs de charité, et de plus un juge d'instruction qui instrumentait et qui lui demanda avec beaucoup

milo iaxo bat ayik yoltkiraf gu Claude Gueux is ban yoltkiraf Albin tigid ? Lecen coba me tir lodesafa. Gadesik weltikye, vonafe D- weltikye, en vosé, yolton gu kelt !

Ape Claude va licoba pu fuxedjik meviele tantomon al kaliyir. Moi bata sugara, puskeyene, keyer. Gadesik braldeson zatcason dulzavayar :

— Vol ! Al kalí. Benje, mea tolpulvil ! Argal.

Aze, larde gonampuyur, va bora jontolayar. Claude dere. Batinde pulvison, sin pok divtuvel artlaniyid ; anyust-sanoy dubiesik disukeyed ise terektayad, cepiteson.

Claude va ma ke gadesik zijnyar ve uzayar.

— Icle djugrupel dume zo awalklanzá. Kalil dume va in al solparsal.

— Ixam al kalí, ~ gadesik dulzeyer, ~ kire.

Aze, rwodeson ge Claude, va nuba van arelta ke divtuvel abduplekuyur.

Ba dulzera ke gadesik, Claude tanboron al dimelaniyir. Anyust-sanoya kudja batlize tigisa va inafa ronenuba dem kufta div rija wiyid. Bata nuba va int madayar, aze, abdida gadesik rokizoyuyur, baroya kuftara, gokalina kultaca, baroya vordavara ko mila arдова, va inafa oria fenkuyud. Viele in ve dimelubeyer, balemeaca kuftara va inafa gexata vobigayar ; azon, bro merovukisa yat kaca, Claude Gueux va ronef jaday kan mefavlafa alubeafa vordavara ludzeyer. Gadesik su awalkeyer.

Bam Claude va kufta impayar ise ieyer : Siluk ke bantel, vere ! Bantel, tiyir in. In divfemlas va iwotama ke « yerumanikya » zo wiyir, aze, teka metan djuprotatceyer, in ko ast vanludevayar. Bayna tiyir trelafa, ast aludevaf. Jontikedje joxayar, loon tol-sanon ieson : « Va takra ke nayanik, me trasití, aje ! ». Adim, mo intaf fortey ve lubeyer, krezes moe awalkik.

Tok ke kottol tiyir kosik ke battel ok bantel ?

Viele Claude grikrizeyer, koe ilava tiyir, besayane gu grita is nok, kevropene. Konaka *Charité* tucpastikya gabuon ice ine tigiyyid, ise ostik kogrupas malyesik dulapepeson eruyur :

d'intérêt :

— *Comment vous trouvez-vous ?*

Il avait perdu une grande quantité de sang, mais les ciseaux avec lesquels il avait eu la superstition touchante de se frapper avaient mal fait leur devoir ; aucun des coups qu'il s'était portés n'était dangereux. Il n'y avait de mortelles pour lui que les blessures qu'il avait faites à M. D.

Les interrogatoires commencèrent. On lui demanda si c'était lui qui avait tué le directeur des ateliers de la prison de Clairvaux. Il répondit : *Oui*. On lui demanda pourquoi. Il répondit : *Parce que*.

Cependant, à un certain moment, ses plaies s'envenimèrent ; il fut pris d'une fièvre mauvaise dont il faillit mourir.

Novembre, décembre, janvier et février se passèrent en soins et en préparatifs ; médecins et juges s'empressaient autour de Claude ; les uns guérissaient ses blessures, les autres dressaient son échafaud.

Abrégeons. Le 16 mars 1832, il parut, étant parfaitement guéri, devant la cour d'assises de Troyes. Tout ce que la ville peut donner de foule était là.

Claude eut une bonne attitude devant la cour. Il s'était fait raser avec soin, il avait la tête nue, il portait ce morne habit des prisonniers de Clairvaux, mi-parti de deux espèces de gris.

Le procureur du roi avait encombré la salle de toutes les bayonnettes de l'arrondissement, « afin, dit-il à l'audience, de contenir tous les scélérats qui devaient figurer comme témoins dans cette affaire ».

Lorsqu'il fallut entamer les débats, il se présenta une difficulté singulière. Aucun des témoins des événements du 4 novembre ne voulait déposer contre Claude. Le président les menaça de son pouvoir discrétionnaire. Ce fut en vain. Claude alors leur commanda de déposer. Toutes les langues se délièrent. Ils dirent ce qu'ils avaient vu.

Claude les écoutait tous avec une profonde attention. Quand l'un d'eux, par oubli, ou par affection pour Claude, omettait des faits à la charge de l'accusé, Claude les rétablissait.

De témoignage en témoignage, la série des faits que nous venons de développer se déroula devant la cour.

Il y eut un moment où les femmes qui étaient là pleurèrent. L'huissier appela le condamné Albin. C'était son tour de déposer. Il entra en chancelant ; il sanglotait. Les gendarmes ne purent empêcher qu'il

— *Tokinde fovil ?*

Ine va jontik fortéy al drasuyur voxe djumestesa iwota al skujuyur ; meka vordavara tiyir wupefa. Antaf awalkolaf bakaks tiyid va M- D- vols in.

Koerura tozuweyer. In mbi eruyur kase va iaxegadesik ke Clairvaux flint miv al atayar. Dulzeyer : « *Gue*. » Mbi eruyur dume. Dulzeyer : « *Kire*. »

Wori, lanvulon, inaf eeptem tuyicaweyer ; ve vozepeyer nume riwe awalkeyer.

Santaneaksat az santoleaksat az taneaksat az toleaksat ton ropera is egara remfiyid ; konak kurmik isu malyesik tori Claude tegiyid ; battan va inyon bakaks ropeyed, bantan va inafa kumba vanmadayad.

Tutrelá. Ba 16 ke bareaksat ke 1832, ine, koton fraskeweyese, lent tregul ke Troyes awiyir. Cuga sanelia batlize tarion tigiyr.

Claude lente tregul linulayar kiewafe. Volmiv al tipokeckeyer ; va lebafa taka diyir ; va bate brigafe vage ke flintik ke Clairvaux, va ksefafe gu toloya lukopteinda, diskiyir.

Gazaf koridasik va bonta gu flugeem ke utca al tervayar, « enide, ~ bak fruga kaliyir, ~ kot gomiliik govruatas remi arienta di zo kevgiyid ».

Levi atatcera, manafa mefakaca awiyir. Mek vrutasik va bifeem ke 4 ke santaneaksat kev Claude djudaktegayar. Tregultaneatisik va sin gu intafi rotirsi ve dratceyer. Giopon. Claude dirgayara da sin godaktegayad. Kot yoy dimvogayar. Sin kaliyid va coba al wiyid.

Claude va kot sin kalterektayad. Viele kontan ke sin, vulkuson ok vadulon gu Claude, va yon askiks kagas va buntunik volkaliyir, Claude va sin dimsulayad.

Vrutaravrutaron, enk ke konediysis bifeem lente tregul dilizeyer.

Lanvulon, tigisa ayikya boreyed. Tuvelsusik va Albin lanzanik rozayar. In siluon di daktegar. Yolkason kolaniyir ; boregayar. Batultik me rotatceyed da ko meem ke Claude lubeyer. Claude va in levgiyir ise pu

n'allât tomber dans les bras de Claude. Claude le soutint et dit en souriant au procureur du roi — Voilà un scélérat qui partage son pain avec ceux qui ont faim. — Puis il baisa la main d'Albin.

La liste des témoins épuisée, monsieur le procureur du roi se leva et prit la parole en ces termes — Messieurs les jurés, la société serait ébranlée jusque dans ses fondements, si la vindicte publique n'atteignait pas les grands coupables comme celui qui, etc.

Après ce discours mémorable, l'avocat de Claude parla. La plaidoirie contre et la plaidoirie pour firent, chacune à leur tour, les évolutions qu'elles ont coutume de faire dans cette espèce d'hippodrome qu'on appelle un procès criminel.

Claude jugea que tout n'était pas dit. Il se leva à son tour. Il parla de telle sorte qu'une personne intelligente qui assistait à cette audience s'en revint frappée d'étonnement.

Il paraît que ce pauvre ouvrier contenait bien plutôt un orateur qu'un assassin. Il parla debout, avec une voix pénétrante et bien ménagée, avec un œil clair, honnête et résolu, avec un geste presque toujours le même, mais plein d'empire. Il dit les choses comme elles étaient, simplement, sérieusement, sans charger ni amoindrir, convint de tout, regarda l'article 296 en face, et posa sa tête dessous. Il eut des moments de véritable haute éloquence qui faisaient remuer la foule, et où l'on se répétait à l'oreille dans l'auditoire ce qu'il venait de dire.

Cela faisait un murmure pendant lequel Claude reprenait haleine en jetant un regard fier sur les assistants.

Dans d'autres instants, cet homme qui ne savait pas lire était doux, poli, choisi, comme un lettré ; puis, par moments encore, modeste, mesuré, attentif, marchant pas à pas dans la partie irritante de la discussion, bienveillant pour les juges.

Une fois seulement, il se laissa aller à une secousse de colère. Le procureur du roi avait établi dans le discours que nous avons cité en entier que Claude Gueux avait assassiné le directeur des ateliers sans voie de fait ni violence de la part du directeur, par conséquent *sans provocation*.

— Quoi ! s'écria Claude, je n'ai pas été provoqué ! Ah ! oui, vraiment, c'est juste, je vous comprends. Un homme ivre me donne un coup de poing, je le tue, j'ai été provoqué, vous me faites grâce, vous m'envoyez aux galères. Mais un homme qui n'est pas ivre et qui a toute sa raison me comprime le cœur pendant quatre ans, m'humilie pendant quatre ans, me pique tous les jours, toutes les heures, toutes les minutes, d'un coup

gazaf koridasik kiceson kaliyir : « Batse gomiliik walzilis va intafa begxa do kon aelesik. » Azon, va ma ke Albin kutcayar.

Moi vrutanikeem, gazaf koridasik ranyayar aze batinde toz muxayar : « Malyerukik weltik, selt kal rigot zo co-widlar ede sanefa onkara va gunapik dum battan me co-zomer... » ikz-.

Vani bata namidjafa dewitca, aluteik ke Claude pulviyir. Kevafa alutara isu mufa, kota siluon, va ksubereem gilaskin koe bata okolvultexoinda yoltkirafa gu gomiljiz skuyud.

Claude malyedayar da kotcoba me zo kaliyir. Siluon ranyayar. Pulviyir inde gruik tcokes va bata fruga dimlaniyir, pedrapan.

Nuve, bat wawaf dodelik tiyir dewitcasik lodam adjubesik. Ranyeson pulviyiri, kan kofisa is fromeckesa puda, ton aftafa is telafa is elvafa ita, ton riwe kotviele milafa vox wontapafa zatca. Va sokiyis cobeem opelon is ekemon kaliyir, mevajoleson mei tupinason, va kotcoba guceyer, va 296^{eaaf} teliz modisukeyer. Dile tiyir uiveapaf nume va tari konteyer, nume jontiktan vanmiae terektasikeem va inyon kaliks ko sintafa oblaka tolkaliiyd.

Batcoba va prejara daskiyir edje maldisukeson va tcokesikeem Claude gaelyeyer.

Dile arinde, bat somegrubelis ayik tiyir zijnaf is dolaf is kiblanyayan dum suterotik ; azon, dile gire, moraf is becaf is trumaf, boraboron abdufis va tunoglassi ki ke flidera, rubaf gu malyesikeeem.

Lanviele anton, roeyer nume zideson botceweyer. Gazaf koridasik koe kotron ozwayana dewitca al exoneyer da Claude Gueux va iaxegadesik al adjubeyer beka bantan meinde al zagayar meie al tiyir tizaf, nume *mepistoleyenon*.

— Tokcoba ! Claude divieyer, me al zo pistolé ! Ax ! en, arse, ae, va rin gildá. Izakik va jin nubokar, va in atá, al zo pistolé, va jin grigakel, mo efruda va jin staksel. Vexe ovakirarsaf meizakik va jinafa takra balemton soraxivar, va jin balemton sopluker, va jin ben kona mekena runda, kotvielon is kotbartivon is kotwexon, balemton noulison sopuiler ! Va yerumanikya diskiiyí, muon al dubié : va jin guon

d'épingle à quelque place inattendue pendant quatre ans ! J'avais une femme pour qui j'ai volé, il me torture avec cette femme ; j'avais un enfant pour qui j'ai volé, il me torture avec cet enfant ; je n'ai pas assez de pain, un ami m'en donne, il m'ôte mon ami et mon pain. Je redemande mon ami, il me met au cachot. Je lui dis vous, à lui mouchard, il me dit *tu*. Je lui dis que je souffre, il me dit que je l'ennuie. Alors que voulez-vous que je fasse ? Je le tue. C'est bien, je suis un monstre, j'ai tué cet homme, je n'ai pas été provoqué, vous me coupez la tête. Faites.

Mouvement sublime, selon nous, qui faisait tout à coup surgir, au-dessus du système de la provocation matérielle, sur lequel s'appuie l'échelle mal proportionnée des circonstances atténuantes, toute une théorie de la provocation morale oubliée par la loi.

Les débats fermés, le président fit son résumé impartial et lumineux. Il en résulta ceci. Une vilaine vie. Un monstre en effet. Claude Gueux avait commencé par vivre en concubinage avec une fille publique, puis il avait volé, puis il avait tué. Tout cela était vrai.

Au moment d'envoyer les jurés dans leur chambre, le président demanda à l'accusé s'il avait quelque chose à dire sur la position des questions.

— Peu de chose, dit Claude. Voici, pourtant. Je suis un voleur et un assassin ; j'ai volé et tué. Mais pourquoi ai-je volé ? pourquoi ai-je tué ? Posez ces deux questions à côté des autres, messieurs les jurés.

Après un quart d'heure de délibération, sur la déclaration des douze champenois qu'on appelait *messieurs les jurés*, Claude Gueux fut condamné à mort.

Il est certain que, dès l'ouverture des débats, plusieurs d'entre eux avaient remarqué que l'accusé s'appelait Gueux, ce qui leur avait fait une impression profonde.

On lut son arrêt à Claude, qui se contenta de dire :

— *C'est bien. Mais pourquoi cet homme a-t-il volé ? Pourquoi cet homme a-t-il tué ? Voilà deux questions auxquelles ils ne répondent pas.*

Rentré dans la prison, il soupa gaiement et dit :

— Trente-six ans de faits !

Il ne voulut pas se pourvoir en cassation. Une des sœurs qui l'avaient soigné vint l'en prier avec larmes. Il se pourvut par complaisance pour elle. Il paraît qu'il résista jusqu'au dernier instant, car, au moment où il signa son pourvoi sur le registre du greffe, le délai légal des trois jours était expiré depuis quelques

sonaker ; va nazbeik, muon al dubié : va jin guon sonaker ; va dik beg sokazawá, nikye vaon zilir : va jinaf nik isu beg sodeswar. Va nik dimon erú, va jin kozedar. Pu in kalir : « weltik » ; pu jin kalir : « *weltajik* ». Pu in kalí da mejé : pu jin kalir da va in argá. Acum, va tokcoba djumel da askí ? Va in atá. Ae, tí rostazik, va bat ayik al atá, me al zo pistolé, va jin bastakal. Skul !

Lugodafa lizira, sedme jin, vere gepoytesisa, vamo bolk ke ugafa pistolera lize baxakajaf bil ke tuaxaf goaspileem windewer, va rietova va lidafa pistolera afana gan mwa.

Vani atatcera, tregultaneatisik mukodon is afion vildeyer. Daneks batinde tiyir. Bliraja. Rostazik tire. Claude Gueux do tresenikya nuyon toz bliyir, aze al dubieyer, aze al atayar. Kotcoba tiyir ageltafa.

Ba staksera va malyeruk ko inafa olkoba, tregultaneatisik pu buntunik eruyur kase va koncoba icde bibeeem djukaliyir.

— Va abiccoba, ~ Claude kaliyir. ~ Batse, wori. Tí dubiesik is adjubesik ; al dubié ise al atá. Vexe tokdume al dubié ? tokdume al atá ? Va bat toloy lidam ar uum bibec, malyerukik weltik.

Arti builtasu bartivamu, nope daktera va san-toloy Champagne golik yoltan gu « *malyerukik weltik* », Claude Gueux ve zo awalklanzayar.

Tire, runi atatcera, konak ke sin al katcalayad da yolt ke buntunik tiyir Gueux ; batcoba al tulitapayar.

Yarduks pu Claude zo beliyir ; ine anton kaliyir :

— Ae. Vexe tokdume bat ayik al dubier ? Tokdume bat ayik al atar ? Batse toloy medulzan uum.

Dimlaniyis koe flint, in itupon sielestuyur aze kaliyir :

— Tiskiyina bar-san-tevda !

Va veytregul me djusterantayar. Tana tucpastikya ropeyesa va in ikuzason blikeyer. Puvoteson di sperantayar. Nuve, riwe artion acagiyir, kire viele va sperantara mo winugaf vertok ve sugdayar, mwelafa barkafa edja tiyir kaikifa mali konaka waxa.

minutes.

La pauvre fille reconnaissante lui donna cinq francs. Il prit l'argent et la remercia.

Pendant que son pourvoi pendait, des offres d'évasion lui furent faites par les prisonniers de Troyes, qui s'y dévouaient tous. Il refusa.

Les détenus jetèrent successivement dans son cachot, par le soupirail, un clou, un morceau de fil de fer et une anse de seau. Chacun de ces trois outils eût suffi, à un homme aussi intelligent que l'était Claude, pour limer ses fers. Il remit l'anse, le fil de fer et le clou au guichetier.

Le 8 juin 1832, sept mois et quatre jours après le fait, l'expiation arriva, *pede claudo*, comme on voit. Ce jour-là, à sept heures du matin, le greffier du tribunal entra dans le cachot de Claude, et lui annonça qu'il n'avait plus qu'une heure à vivre.

Son pourvoi était rejeté.

— Allons, dit Claude froidement, j'ai bien dormi cette nuit, sans me douter que je dormirais encore mieux la prochaine.

Il paraît que les paroles des hommes forts doivent toujours recevoir de l'approche de la mort une certaine grandeur.

Le prêtre arriva, puis le bourreau. Il fut humble avec le prêtre, doux avec l'autre. Il ne refusa ni son âme, ni son corps.

Il conserva une liberté d'esprit parfaite. Pendant qu'on lui coupait les cheveux, quelqu'un parla, dans un coin du cachot, du choléra qui menaçait Troyes en ce moment.

— Quant à moi, dit Claude avec un sourire, je n'ai pas peur du choléra.

Il écoutait d'ailleurs le prêtre avec une attention extrême, en s'accusant beaucoup et en regrettant de n'avoir pas été instruit dans la religion.

Sur sa demande, on lui avait rendu les ciseaux avec lesquels il s'était frappé. Il y manquait une lame, qui s'était brisée dans sa poitrine. Il pria le geôlier de faire porter de sa part ces ciseaux à Albin. Il dit aussi qu'il désirait qu'on ajoutât à ce legs la ration de pain qu'il aurait dû manger ce jour-là.

Il pria ceux qui lui lièrent les mains de mettre dans sa main droite la pièce de cinq francs que lui avait donnée la sœur, la seule chose qui lui restât désormais.

À huit heures moins un quart, il sortit de la prison, avec tout le lugubre cortège ordinaire des condamnés.

Muntafa kimtafa tucpastikya va aluboy *franc* talolk pu in ziliyir.

Remi sperantara, konaka pomara gan yon abidas flintik ke Troyes pu in ta otcera zo askiyid. In vewayar.

Flintik ko inafa zeda rem daez va cepta az azilfemki az muktuprezga impayad. Kotbata baroya xeka va ayik gruf lion dam Claude co-stapeyer enide in va busum di rucayar. Va prezga is azilfem is cepta pu kukik bulkayar.

Ba 18 ke teveaksat ke 1832, arti peroy aksat is bale moy viel radimi askiks, vugdara sokiyir, urimon gu *pede claudo*, inde wit. Batvielon, ba pere ke gazda, vertokik ke erkey va zeda ke Claude kolaniyir, aze dakteyer da in va tanoy bartiv ke blira anton toz dadiyir.

Inafa sperantara su zo ilikatcuur.

— Ae, ~ Claude fentalon kaliyir, ~ batmielcekon al kenibenyé, me etrakason da ware lokiewon diremielon kenibeté.

Nuve, pulvira ke poik va lana gijabuca gu vanfira ke awalk gokazawar.

Gertik artlaniyir, aze tiglik. Claude tiyir dulkaf dolge gertik, zijnaf dolge bantan. Va gloza is alto me vewayar.

Va swavanuyucarsa videyer. Edje mbi usukgabeyer, kontan, koe alava ke zeda, va beyolakola batgemelton dratcesa va Troyes pulviyir.

— Luxe jin, ~ Claude kiceson kaliyir, ~ va beyolakola me kivá.

Ostik va gertik kalterektayar, va int buntupuson is batceson da me alkon mbi taveyer.

Nope inafa erura, iwota zo dimziliyir kane ine va int al tazeyer. Tanoy imiz graceyer, empayan ko inaf ast. Ine va zedasusik blikeyer enide in va iwota pu Albin mal in di bureyer. Ine dere kaliyir da inafe begvace ke bat viel va bat iskemaks mbi loplekuyur.

Ine va sin gluyas va meem blikeyer, da ko inafa ronenuba va talolk vas aluboy *franc* ziliyin gan tucpastikya di plekuyud, va antaf plek wan zavzagis.

Ba pere bartiv is apu, va flint divlaniyir, do kotrafa grenyafa gubefa teixa ke lanzanik. Laniyir, zwaf is ton

Il était à pied, pâle, l'oeil fixé sur le crucifix du prêtre, mais marchant d'un pas ferme.

On avait choisi ce jour-là pour l'exécution, parce que c'était jour de marché, afin qu'il y eût le plus de regards possible sur son passage ; car il paraît qu'il y a encore en France des bourgades à demi sauvages où, quand la société tue un homme, elle s'en vante.

Il monta sur l'échafaud gravement, l'oeil toujours fixé sur le gibet du Christ. Il voulut embrasser le prêtre, puis le bourreau, remerciant l'un, pardonnant à l'autre. Le bourreau *le repoussa doucement*, dit une relation. Au moment où l'aide le liait sur la hideuse mécanique, il fit signe au prêtre de prendre la pièce de cinq francs qu'il avait dans sa main droite, et lui dit :

— *Pour les pauvres.*

Comme huit heures sonnaient en ce moment, le bruit du beffroi de l'horloge couvrit sa voix, et le confesseur lui répondit qu'il n'entendait pas. Claude attendit l'intervalle de deux coups et répéta avec douceur :

— *Pour les pauvres.*

Le huitième coup n'était pas encore sonné que cette noble et intelligente tête était tombée.

Admirable effet des exécutions publiques ! ce jour-là même, la machine étant encore debout au milieu d'eux et pas lavée, les gens du marché s'ameutèrent pour une question de tarif et faillirent massacrer un employé de l'octroi. Le doux peuple que vous font ces lois-là !

Nous avons cru devoir raconter en détail l'histoire de Claude Gueux, parce que, selon nous, tous les paragraphes de cette histoire pourraient servir de têtes de chapitre au livre où serait résolu le grand problème du peuple au dix-neuvième siècle.

Dans cette vie importante il y a deux phases principales : avant la chute, après la chute ; et, sous ces deux phases, deux questions : question de l'éducation, question de la pénalité ; et, entre ces deux questions, la société tout entière.

Cet homme, certes, était bien né, bien organisé, bien doué. Que lui a-t-il donc manqué ? Réfléchissez.

C'est là le grand problème de proportion dont la solution, encore à trouver, donnera l'équilibre universel : *Que la société fasse toujours pour l'individu autant que la nature.*

Voyez Claude Gueux. Cerveau bien fait, cœur bien fait, sans nul doute. Mais le sort le met dans une société si mal faite, qu'il finit, par voler ; la société le met dans une prison si mal faite, qu'il finit par tuer.

ita modisukesa va gamda ke gertik, vox acon avlas.

Bat viel ta klibura al zo kiblayar kire doleraviel tiyir, enide cugtan kene lanira di disukeyed ; lecen koe Franca govitamafa widega nuve wan krulded lize selt sisker viele va ayik atar.

Ine va kumba goreston tidlaniyir, ton ita wan modisukesa va gerot ke Krist. Va gertik az tiglik djudabluyur, grewason va battan, ixeson va bantan. Tiglik va ine *zijnon malplatiyir*, ~ tan munestesik kaliyir. Viele ine mo prazdaf foalk gan pomayar zo gluyayar, va gertik takumayar enide va talolk vas aluboy *franc* kou inafa ronenuba mbi di nariyir, aze kaliyir :

— *Tori yon wawik.*

Anyuste bartiv dure mamayar, nume lor ke bartivela bene keyelt va inafa puda besayar, acum movesik dulzeyer da me gildeyer. Claude va waluk ke toloy vordig keyer aze zijnon tolkaliyir :

— *Tori yon wawik.*

Anyusteaf vordig men al mamayar, ixam bata olukafa is grufa taka al lubeyer.

Mafelafa keska ke sanefa klibura ! batvielon dace, foalk isteon wan ranyeyer, men tcateyen, wori tari ke dolexo golde gwiltsok vancalixaweyer aze va koykakik riwe stakeyer. Va mane sanenye mana mwa sokiad !

Al trakú da va izva ke Claude Gueux pintason gopwadeyé, lecen, sedme jin, koti inafi kuparki va luzkroj ke neva co-zanudad lize uumars va sane bak san-lerdeafa decemda zo co-maltciner.

Remi bata zolonafa blira, toloya nesidapa tid : abdi lubera isu radimi ; ise, leve bat nesideem, toloy uum : bat va gaara is ban va gakera ; ise wal bat uumeem, kotraf selt.

Bat ayik, efe, al koblickiyir, kobackayar, gruteckeyer. Pune va tokcoba al graceyer ? Undec !

Batlize sotir baxakaf uumars ; inafa tcinera, gotrasina, va tamefa milbava tiskatar : *Selt kotedje mu olkik lidam tuwava askir !*

Va Claude Gueux wic ! Dem keravacka, dem takracka, efe. Vexe ko volkotunapaf selt gan bali zo rundar eke turkon di dubier ; ko rotapaf flint gan selt zo rundar eke turkon di atar.

Qui est réellement coupable ?

Est-ce lui ?

Est-ce nous ?

Questions sévères, questions poignantes, qui sollicitent à cette heure toutes les intelligences, qui nous tirent tous tant que nous sommes par le pan de notre habit, et qui nous barreront un jour si complètement le chemin, qu'il faudra bien les regarder en face et savoir ce qu'elles nous veulent.

Celui qui écrit ces lignes essaiera de dire bientôt peut-être de quelle façon il les comprend.

Quand on est en présence de pareils faits, quand on songe à la manière dont ces questions nous pressent, on se demande à quoi pensent ceux qui gouvernent, s'ils ne pensent pas à cela.

Les Chambres, tous les ans, sont gravement occupées.

Il est sans doute très important de désenfler les sinécures et d'écheniller le budget ; il est très important de faire des lois pour que j'aïlle, déguisé en soldat, monter patriotiquement la garde à la porte de M. le comte de Lobau, que je ne connais pas et que je ne veux pas connaître, ou pour me contraindre à parader au carré Marigny, sous le bon plaisir de mon épicier, dont on a fait mon officier.

Il est important, députés ou ministres, de fatiguer et de tirailler toutes les choses et toutes les idées de ce pays dans des discussions pleines d'avortements ; il est essentiel, par exemple, de mettre sur la sellette et d'interroger et de questionner à grands cris, et sans savoir ce qu'on dit, l'art du dix-neuvième siècle, ce grand et sévère accusé qui ne daigne pas répondre et qui fait bien ; il est expédient de passer son temps, gouvernants et législateurs, en conférences classiques qui font hausser les épaules aux maîtres d'école de la banlieue ; il est utile de déclarer que c'est le drame moderne qui a inventé l'inceste, l'adultère, le parricide, l'infanticide et l'empoisonnement, et de prouver par là qu'on ne connaît ni Phèdre, ni Jocaste, ni Œdipe, ni Médée, ni Rodogune ; il est indispensable que les orateurs politiques de ce pays ferrailent, trois grands jours durant, à propos du budget, pour Corneille et Racine, contre on ne sait qui, et profitent de cette occasion littéraire pour s'enfoncer les uns les autres à qui mieux mieux dans la gorge de grandes fautes de français jusqu'à la garde.

Tout cela est important ; nous croyons cependant qu'il pourrait y avoir des choses plus importantes encore.

Que dirait la Chambre, au milieu des futiles démêlés qui font si souvent colleter le ministère par

Toktan en tir gunaf ?

Kas in ?

Kas min ?

Yon astirbaf uum, licas uum, re yanes va kot gruik, impas va min gu vagebopi, is konviele kotron oblatas va kelda, eke lenton goralentatat nume grupetet gu coba va min sikapburad.

Jin belis va batyona conya rotir fure lakaliti inde gildá.

Viele lente manyon askiks tigit, viele modovat inde bat uum va min xuvat, nuet : « Va tokcoba bowesik trakud ». Kase va batcoba me trakud.

Puloda, kottandon goleston zo gikalkereler.

Voldeera va jontik zilidursus rundak is basgomara va pol arse tid zolonacapa ; mwara tir zolonapafa enide, efuyun gusayakik, kabdue tuvel ke Lobau biptik, ke kontan megruppen is me djugrupen, gugafamon di sué, ike moe Marigny xo leve rictulinda ke jinaf sinkadolesik askiyin gu fayik ronovingoyá.

Krinanik ik eldik, cuura ik impadara va kota arianta ke bata patecta iku rieta remi yona aptijurakirapafa flidera tid zolonaca ; tulon levplekura is koerura is bibera iepeson is megrupeson va coba kalina, va yamba ke san-lerdeafa decemda, va bat gijaf is boksaf buntunik medjuprodulzes num askinyis, tid benelaca ; tiskira ke bowesikeem is mwasikeem va yona gimbafa laxa epitumasisa va kot deoraf tavesik tir adraca ; daktera, da witafa piza va volmwelafa yerumara ik foredonera ik gadatara ik nazbeatara is jivara al redur, tir favlaca, nume batkane wazdera va megrupera va Faidra mei Yokaste mei Oydipos mei Medeya mei Rodogune ; vrebafa da gaderopaf dewitcasik ke bata patecta duggid, remi baroy vielap, icde pol, mu Corneille ik Racine, kev megruppen kontan, ise va bata suterotafa katecta impavantad enide va yona francavafa derkapa ko larida kal nendaxa cuginde sinton platid.

Kotafa batcoba tir zolonaca ; wori foli da lozolonafa arianta co-rotid.

Vanmiae barlipafi skudji askisi da jontikviele elda is

l'opposition et l'opposition par le ministère, si, tout à coup, des bancs de la Chambre ou de la tribune publique, qu'importe ? quelqu'un se levait et disait ces sérieuses paroles :

— Taisez-vous, qui que vous soyez, vous qui parlez ici, taisez-vous ! vous croyez être dans la question, vous n'y êtes pas.

La question, la voici. La justice vient, il y a un an à peine, de déchiqueter un homme à Pamiers avec un eustache ; à Dijon, elle vient d'arracher la tête à une femme ; à Paris, elle fait, barrière Saint-Jacques, des exécutions inédites.

Ceci est la question. Occupez-vous de ceci.

Vous vous querellerez après pour savoir si les boutons de la garde nationale doivent être blancs ou jaunes, et si l'*assurance* est une plus belle chose que la *certitude*.

Messieurs des centres, messieurs des extrémités, le gros du peuple souffre !

Que vous l'appeliez république ou que vous l'appeliez monarchie, le peuple souffre, ceci est un fait.

Le peuple a faim, le peuple a froid. La misère le pousse au crime ou au vice, selon le sexe. Ayez pitié du peuple, à qui le baigne prend ses fils, et le lupanar ses filles. Vous avez trop de forçats, vous avez trop de prostituées.

Que prouvent ces deux ulcères ?

Que le corps social a un vice dans le sang.

Vous voilà réunis en consultation au chevet du malade ; occupez-vous de la maladie.

Cette maladie, vous la traitez mal. Étudiez-la mieux. Les lois que vous faites, quand vous en faites, ne sont que des palliatifs et des expédients. Une moitié de vos codes est routine, l'autre moitié empirisme.

La flétrissure était une cautérisation qui gangrenait la plaie ; peine insensée que celle qui pour la vie scellait et rivait le crime sur le criminel ! qui en faisait deux amis, deux compagnons, deux inséparables !

Le baigne est un vésicatoire absurde qui laisse résorber, non sans l'avoir rendu pire encore, presque tout le mauvais sang qu'il extrait. La peine de mort est une amputation barbare.

Or, flétrissure, baigne, peine de mort, trois choses qui se tiennent. Vous avez supprimé la flétrissure ; si vous êtes logiques, supprimez le reste.

tsunesikeem va sint moliked, va tokcoba Maga co-kalir ede kontan mou starka ke bonta ok sanefa rijna levgon co-ranyar aze va batyona gorestafa ewa :

— Stivawec, bettan tic, batlize pulvis, stivawec ! Va uum fosulec, anse !

Tel uum, batse. Malyerot, weti biwe tanda, koe Pamiers va ayikyke kan wedoy su papter ; koe Dijon va taka gu ayikya su solimpar ; koe Paris poke Saint-Jacques tuvel tanuskon giklibur.

Batse tel uum. Va batcoba viunsuc !

Va sint voldetcon kornac enide di grupec kase tialteem ke Vedeyafa Surervolia gotid batakaf ok blafotaf, ise kase *frenduca* tir lolistaca dam *lanuca*.

Weltik ke rav, weltik ke naav, cuge sane mejer !

Va soka gu sokasane ok gazaroti rodayoltac, lexe, sane somejer, batcoba tir askiks !

Sane aeler, sane fenter. Sutuca va ine gu gomil ok fogra, kare ikra, vanplatir. Va sane saac, xalta va nazbeikye keon malnarir, ise tresexe va nazbeikya. Va slik xaltik dikic, va slik tresenik dikic.

Va tokcoba bat toloy rutc wazded ?

Da dreem va fogra koe fortay dir.

Gabuon ice akolik rupeson belcon tigic ; va akola viunsuc !

Va bata akola, en ropejec. Lokiewon vayac. Mwa winon kizena, viele kizec, anton tid gwaera is paz. Bat lik ke winyona beksa tir skintaca, ban tir luwira.

Liksera tiyir mekundara zaxasa va eepta ; volpestorafa gakera : tela blurugalon kuecasa va gomil gu gomilasik isu wiriozasa ! vaon askisa gu toloy nik, gu toloy dositik, gu toloy merosolparsanik !

Xalta tir solovafa tutudalaxa turodasa va cug malnarin fortay. Awalkgakera tir nartafa vigabera.

Okie, liksera is xalta is awalkgakera, tid baroya coba va sint gisa. Va liksera al sulac ; tic ovopaf, va arak sulac !

Kerazilxa is fixuk is wedoy, tiyid baroy olkom ke

Le fer rouge, le boulet et le couperet, c'étaient les trois parties d'un syllogisme.

Vous avez ôté le fer rouge ; le boulet et le couperet n'ont plus de sens. Farinace était atroce ; mais il n'était pas absurde.

Démontez-moi cette vieille échelle boiteuse des crimes et des peines, et refaites-la. Refaites votre pénalité, refaites vos codes, refaites vos prisons, refaites vos juges. Remettez les lois au pas des mœurs.

Messieurs, il se coupe trop de têtes par an en France. Puisque vous êtes en train de faire des économies, faites-en là-dessus.

Puisque vous êtes en verve de suppressions, supprimez le bourreau. Avec la solde de vos quatre-vingts bourreaux, vous payerez six cents maîtres d'école.

Songez au gros du peuple. Des écoles pour les enfants, des ateliers pour les hommes.

Savez-vous que la France est un des pays de l'Europe où il y a le moins de natifs qui sachent lire ! Quoi ! là Suisse sait lire, la Belgique sait lire, le Danemark sait lire, la Grèce sait lire, l'Irlande sait lire, et la France ne sait pas lire ? c'est une honte.

Allez dans les bagnes. Appelez autour de vous toute la chiourme. Examinez un à un tous ces damnés de la loi humaine. Calculez l'inclinaison de tous ces profils, tâtez tous ces crânes. Chacun de ces hommes tombés a au-dessous de lui son type bestial ; il semble que chacun d'eux soit le point d'intersection de telle ou telle espèce animale avec l'humanité. Voici le loup-cervier, voici le chat, voici le singe, voici le vautour, voici la hyène. Or, de ces pauvres têtes mal conformées, le premier tort est à la nature sans doute, le second à l'éducation.

La nature a mal ébauché, l'éducation a mal retouché l'ébauche. Tournez vos soins de ce côté. Une bonne éducation au peuple. Développez de votre mieux ces malheureuses têtes, afin que l'intelligence qui est dedans puisse grandir.

Les nations ont le crâne bien ou mal fait selon leurs institutions.

Rome et la Grèce avaient le front haut. Ouvrez le plus que vous pourrez l'angle facial du peuple.

Quand la France saura lire, ne laissez pas sans direction cette intelligence que vous aurez développée. Ce serait un autre désordre. L'ignorance vaut encore mieux que la mauvaise science. Non. Souvenez-vous qu'il y a un livre plus philosophique que *Le Compère Mathieu*, plus populaire que le

tanoy syllogisme motaks.

Va kerazilxa al sulac ; fixuk is wedoy mea tid pestaf. Farinace tiyir virnafe ; vox mesolovafe.

Va bat etes guazaf bil va gomileem is gakereem grikseac, aze amidon gotuc ! Va intaf gakerabolk amidon gotuc, va intaf flinteem amidon kolnac, va intaf malyesikeem amidon tazukac ! Va mweem gu fira ke lideem dogluyac !

Weltik, slika taka koe Franca tandeon zo gabed. Larde megac, pune icdeon megac !

Larde sulapac, pune va tiglik sulac ! Kan kuba ke winaf anyust-sanoy tiglik, va tev-decemoy bematavesik dodetec.

Va cuge sane modovac ! Va bema mu rumeik, va iaxo mu ayik.

Kas grupec da Franca tir tana patecta ke Europa lize abic voik grubelid ! Oyox ! Swiza grubelir, Belga grubelir, Danmarka grubelir, Ellasa grubelir, Eirea grubelir, voxe Franca me grubelir ? Kinokaca.

Va kona xalta worac ! Va xaltikeem anamon rozac ! Va kotbat nayanik dive ayamwa tantanon rindec ! Va gentim ke kotbata liota patavac, va kotbata oria uzeac ! Kot lubeyes battan va intaf dunolord valeveon dikir ; kottan ke sin nutir gamdaxo ke mana ok mana dunolafa katca do ayikeem. Batse uksabol, batse karvol, batse jidol, batse turci, batse digdatol. Okie, dolge batyona tazukajayana takaja, taneafa kiova ape tir ke tuwava voxe toleafa ke gaara.

Tuwava al remgudajayar, gaara va remgudaks al vanolajayar. Va ropera batkrilon vodjuc ! Va gaaracka pu sane. Va batyona kimtafa taka cugeke vonec, enide grucca koeon dina di rolaumar.

Cos va orianya ok oriaja kare intaf kizeyeem sodid.

Roma is Ellasa va ontinafo jo diyid. Va lesayaf gentim ke sane cugeke fenkuc !

Viele Franca grubelir, va bata voneyena grucca me guniiskac. Batcoba bam co-tir ara volvura. Megrupera dace loon dam ovaja sovodar. Volgue. Trakoduc da tanoya neva trakopafa loon dam *Le Compère Mathieu*, sanefa loon dam *Le Constitutionnel*, kotabafa loon dam Efaya ke 1830, krulder : Tumtaf

Constitutionnel, plus éternel que la charte de 1830 ; c'est l'Écriture sainte. Et ici un mot d'explication.

Quoi que vous fassiez, le sort de la grande foule, de la multitude, de la *majorité*, sera toujours relativement pauvre, et malheureux, et triste. À elle le dur travail, les fardeaux à pousser, les fardeaux à traîner, les fardeaux à porter.

Examinez cette balance : toutes les jouissances dans le plateau du riche, toutes les misères dans le plateau du pauvre. Les deux parts ne sont-elles pas inégales ? La balance ne doit-elle pas nécessairement pencher, et l'état avec elle ?

Et maintenant dans le lot du pauvre, dans le plateau des misères, jetez la certitude d'un avenir céleste, jetez l'aspiration au bonheur éternel, jetez le paradis, contre-poids magnifique ! Vous rétablissez l'équilibre. La part du pauvre est aussi riche que la part du riche.

C'est ce que savait Jésus, qui en savait plus long que Voltaire.

Donnez au peuple qui travaille et qui souffre, donnez au peuple, pour qui ce monde-ci est mauvais, la croyance à un meilleur monde fait pour lui.

Il sera tranquille, il sera patient. La patience est faite d'espérance.

Donc ensemencez les villages d'évangiles. Une bible par cabane. Que chaque livre et chaque champ produisent à eux deux un travailleur moral.

La tête de l'homme du peuple, voilà la question. Cette tête est pleine de germes utiles. Employez pour la faire mûrir et venir à bien ce qu'il y a de plus lumineux et de mieux tempéré dans la vertu.

Tel a assassiné sur les grandes routes qui, mieux dirigé, eût été le plus excellent serviteur de la cité.

Cette tête de l'homme du peuple, cultivez-la, défrichez-la, arrosez-la, fécondez-la, éclairez-la, moralisez-la, utilisez-la ; vous n'aurez pas besoin de la couper.

Suteks. Batse peburaki.

Va betcoba askic, bali ke taripi, ke otapa, ke *lotan*, kotviele titir kimtamafi is volkalafi is gabentafi. Tori in va olgafa kobara, va yon goplatin porn isu gonimpadiman isu goburen.

Va bata sespa rindec : kota pojara koe azekot ke kulik, kota sutaca koe tel ke wawik. Kas bat toloy pak me tid memiltaf ? Kas sespa tire me titalawer, ise soka numon ?

Ise re koe nyosa ke wawik, koe azekot dem sutaceem, va pokolera va kotabafa kaluca mimac, va fuda mimac, va mano cuisafu kevaldo ! Va milbava dimon exonec. Pak ke wawik tir kulaf lion dam tel ke kulik.

Jesus va batcoba gupeyer, ostik loon dam Voltaire grupeyer.

Pu kobase is mejese sane zilic, pu sane folise da bata tamava tir rotafa, va folira va lokiewafa tamava askina mu in zilic !

Ine titir aulafe, titir keafe. Keuca gu pokolera zo sokaskir.

Kle va kota wida gu *evangil* neva fayac. Sotre tanoya biblia koe koto wico. Kota neva isu taya va lidaf kobasik belcon warzed !

Taka ke saneik, batse uum. Bata taka tipir dem favlaf welk. Ta tulukrara is imwesira, va afie is bece ke ceakuca favec !

Mantan moe vawapa al adjuber ; ede lokiewon zo co-gadeyer, pune co-tiyir tel lodonaf zanisik va wid.

Va bata taka ke saneik, miduc, gridubuc, rustolec, tunazbukac, koafic, tulidac, favec ! Me gogabetec !